

[Mes coups de gueule](#)[Archives](#)[À propos de moi](#)[Pour m'écrire](#)[Recherche](#)

À QUOI BON, L'AMBITION ?

Publié le 2 août

On m'a déjà demandé ce que je faisais pour tuer le temps. C'est une drôle d'expression, mais ma réponse est toujours la même : je ne fais rien ! Et je le fais vachement bien ! Si je suis heureux, c'est justement parce que je ne me bats pas contre le temps, parce que les heures sont devenues mes amies.

À ceux qui veulent savoir ce que j'ai foutu de mon ambition, je réponds : « Et toi, qu'est-ce que t'as foutu de ton bien-être ? » En général, ils bafouillent quelques mots et je comprends à leur discours qu'ils le remettent à plus tard. Parce que, avant, ils doivent avoir :

1. l'argent (le travail) ;
2. le/la conjoint(e) ;
3. la bagnole ;
4. la maison ;
5. le plan de retraite.

Et on dit que c'est moi qui perds mon temps.

Mais, dans les faits, le temps joue en ma faveur. Je le passe en compagnie de mes centaines de bouquins, que j'ai habituellement payés moins de cinq dollars, de ma centaine de films et de ma copine marijuana.

Je vis modestement dans un trois pièces et demie. J'ai un lit, une télé couleur, un tourne-disque, une table de cuisine avec des chaises non assorties, un divan, un fauteuil Elran, deux armoires, un micro-ondes, un frigo, un four et une bibliothèque. Je ne manque de rien. C'est plus que ce que les deux tiers de

la population de la planète peuvent se permettre. De quoi me plaindrais-je ? D'avoir moins que les autres ? Quels autres ? Ceux qui gaspillent, ceux qui accumulent, ceux qui rivalisent avec le voisin ? Je ne suis en compétition avec personne.

Il m'arrive parfois de croiser d'anciens compagnons de cégep et de jaser avec eux. Ils sont pressés, je ne le suis pas. Ils veulent gagner des sous, j'en ai assez. Ils font du sport, ça m'indiffère. Mais je garde tout de même ma taille d'étudiant. Je ne mange pas beaucoup, mais assez, et je me nourris bien. Beaucoup de fruits et de légumes. Le goût du sel m'est passé depuis longtemps, mais celui du sucre me séduit toujours autant.

Je vous laisse, je m'en vais me taper une barre de chocolat.

Samedi 15 août

Je n'avais jamais considéré l'idée d'adopter un chat. Mais voilà, il y a deux semaines, un félin du quartier m'a suivi et est entré dans mon logement avant que je referme la porte. Ma paresse l'a laissé faire. Plus tard, j'ai ouvert le dictionnaire pour y chercher un mot. Évidemment, le chat est venu se foutre entre mes yeux et lui en s'étendant sur mon *Robert*. Je n'ai eu d'autre choix que de flatter le dos qu'il m'offrait en ronronnant. Faut avouer qu'il sait séduire.

Il a mangé les restes de mon repas et il a couché à la maison. C'est mon chat depuis. Je crois que c'est davantage lui qui m'a adopté que le contraire, mais sa présence m'est presque devenue indispensable. Dès le lendemain de son adoption, je suis allé acheter de la bouffe, une litière, la pelle trouée pour ramasser ses crottes et un affreux module en tapis pour qu'il fasse ses griffes. Toutes les nuits, il dort collé contre moi. Je n'avais pas ressenti cette chaleur depuis Marjolaine, il y a cinq ans déjà...

Je l'ai nommé Quentin. Il est tout de noir vêtu, avec une petite tache blanche à la hauteur du poitrail. Quentin est arrivé dans ma vie au bon moment. Je m'ennuyais de m'occuper de quelqu'un.

Aujourd'hui, je l'ai emmené chez le vétérinaire pour savoir s'il avait besoin de soins particuliers. Je m'en suis sorti avec une facture de deux cents dollars et la surprise de découvrir qu'il s'agissait en fait d'une chatte. Zut! Ça me plaisait bien, Quentin... Allons-y pour Cantine.

Enfin, tout va bien malgré son changement de sexe. Mais un vaccin par-ci, un nettoyage d'oreilles par-là, un traitement antipuces à travers tout ça, et je me suis rendu compte qu'à ce prix-là je l'aimais vraiment. Jamais je n'aurais cru dépenser un jour pareille fortune pour une vieille minoune. Quoique ma première voiture se retrouvait sans aucun doute dans la même catégorie...

Remarquez, je n'en veux pas à ma chatte de me coûter aussi cher. Elle m'est très attachée. D'ailleurs, elle exagère un peu : pas moyen de lire un bouquin sans qu'elle vienne s'étendre dessus. Pas moyen d'allonger les jambes sans qu'elle vienne s'étendre dessus. Pas moyen de m'étendre tout court sans qu'elle vienne ronronner sous mon nez. J'ai beau la tasser poliment, elle ne comprend rien et revient aussitôt là où elle était. Je recommence l'exercice en espérant qu'elle saisisse, mais

c'est peine perdue, elle finit toujours par gagner. Elle a une sacrée tête de cochon.

Elle a également ses mauvais côtés. Quand c'est moi qui veux la flatter et que je la prends pour la coller contre moi, elle se débat comme un fauve jusqu'à ce que je lâche prise. S'il est question de bouffe, elle se fout complètement de ma personne et n'a d'yeux que pour la boîte de conserve. Et elle entre dans la salle de bain aux moments les moins opportuns. Pas moyen de prendre ma douche sans qu'elle vienne se faufiler derrière le rideau du bain. Pas moyen de pisser sans qu'elle vienne boire dans la cuvette. C'est dégueulasse, mais c'est son problème.

Malgré tout, je l'aime. L'amour est aveugle et complètement con. Mais ça, on le savait déjà.

Mardi 18 août

Toujours ce même cauchemar.

J'ai dix ans, je suis en quatrième année, dans le groupe de madame Nathalie. À la récréation, mes amis et moi jouons au ballon-chasseur. Je ne suis pas très habile à attraper le ballon, donc je me retrouve dans l'équipe la plus faible, comme d'habitude.

En plein milieu de la partie, le ballon d'un autre groupe atterrit à mes pieds. Je me penche pour le ramasser quand, tout à coup, *bang!* Un colosse de la classe d'à côté, le tristement célèbre Charles Sigouin, me plaque sévèrement et je rebondis trois mètres plus loin.

— Touche pas à notre ballon! me menace-t-il en pointant vers moi son gros doigt tout crotté, celui qu'il s'enfile sans cesse dans le nez.

— Je voulais vous le rendre!

— Mange de la merde, gros tas! répond-il subtilement.

Vous voyez le genre. Peu importe les circonstances, Sigouin a toujours un «va chier» ou un «mange de la merde» prêt à être crié. Vocabulaire : zéro. Agressivité : une sérieuse coche au-dessus de la moyenne. Bêtise : niveau absolu. Il a d'ailleurs redoublé son année.

Toute ma classe a peur de lui et personne ne fait rien.

Notre courage collectif a fondu aussi vite que j'ai rebondi.

Les surveillantes présentes dans la cour n'ont rien vu, évidemment. Elles ne voient jamais rien. C'est comme les flics. Remarquez que Charles Sigouin a au moins cette qualité, celle qui habite tous les assassins de ce monde : il évite habilement les autorités quand il commet ses méfaits.

— La prochaine fois que tu touches à notre ballon, j'te crisse une volée !

Il a la décence de me parler de ses intentions, je lui en suis reconnaissant. Et, en guise d'avertissement, il me balance son poing sur le nez. C'est ça, Charles Sigouin. Il te dit qu'il va t'en sacrer une «si» et il t'en sacre une malgré tout. Aucune parole.

Je suis là à saigner du nez lorsque la première larme de désespoir glisse sur ma joue. Plusieurs autres suivront.

C'est la première fois de ma vie que je sens que je ne suis pas en sécurité dans ce monde. C'est aussi le premier chapitre d'un long roman dans lequel je serai le souffre-douleur chéri, le bouc émissaire favori, bref, la cible de prédilection de Charles Sigouin.

Le gars doit bien m'aimer, dans le fond. Je lui fournis la matière première de ce qui le rend heureux : une victime et des coups à donner. Qu'est-ce qu'il ferait sans moi ?

Je me réveille en nage, mon visage est trempé de sueur. Cinq secondes me sont nécessaires pour comprendre qu'il s'agit simplement d'un mauvais rêve. Le même que d'habitude. Chaque fois, je me déteste de me laisser troubler par un souvenir aussi lointain.

Charles Sigouin ne fait plus partie de mon quotidien depuis longtemps, mais il arrive tout de même à m'affecter. Pourtant, je ne suis plus le petit garçon grassouillet qui attirait les moqueries des autres élèves. Je n'ai plus tous ces bourrelets qui sortaient inmanquablement de mes chandails toujours trop courts. En fait, quand elle a finalement décidé de se pointer, ma poussée de croissance a drôlement bien fait son travail, étirant ma silhouette tout en emportant mes généreuses poignées d'amour. Me voilà maintenant plus grand que la moyenne, et également plus mince. Pour être honnête, j'ai une gueule plutôt sympathique. Le visage étroit, le nez allongé. Mes joues

rondes que tante Rita prenait tant plaisir à pincer ont depuis complètement fondu, pour laisser paraître l'ossature de ma mâchoire. Mais, comme mon look m'importe peu, mes cheveux ne sont pas passés sous des lames de ciseaux depuis belle lurette et m'arrivent sous les oreilles. Quant à ma barbe, je la laisse faire ce que bon lui semble.

Bref, malgré une base décente, je dégage un je-m'en-foutisme évident. Et je m'en fous.

Au sortir de ce rêve troublant qui me replonge dans le passé, mon cœur ne cesse de tambouriner contre ma poitrine. Je n'arrive pas à retrouver mon calme et ma respiration continue de s'emballer.

Il n'y a pas trente-six solutions. Je me lève, allume la télé au poste des insignifiances et me roule un gros joint bien réconfortant.



Je l'avoue : je suis vieux jeu. Chaque jour que je passe sur cette vénérable terre, j'achète le journal en version papier. Eh oui, encre et arbres sacrifiés à l'autel de la déesse de l'information ! Ou de la désinformation, ça dépend... Je ne connais pas beaucoup d'autres hommes de vingt-sept ans qui préfèrent se tacher les doigts plutôt que d'allumer leur tablette pour se tenir au courant. Mais il faut dire que les petites annonces demeurent le meilleur endroit pour trouver rapidement toutes les études cliniques qui cherchent des cobayes.

Des gens qui, comme moi, testent des produits pharmaceutiques.

Donc, en ce matin du 18 août, dans *Le Journal de la Métropole*, je vois deux nouvelles annonces. Une pour des hommes qui souffrent de la prostate (je verrai dans trente ans) et une autre qui parle de guérir les angoisses ou les dépendances. Je ne tiens pas à arrêter de consommer de la mari, mais, si je pouvais vaincre mes angoisses sans son aide, ça me coûterait moins cher.

Je continue de lire l'annonce: «Les candidats doivent être âgés de 18 à 30 ans.» C'est correct. Oups! On demande des non-fumeurs... Ouais, bon... Le *pot*, ça ne compte pas. Et puis, je m'inscris pour une dépendance à la marijuana, alors...

«Indemnité compensatoire pouvant aller jusqu'à 8 000 \$.» Wow! Ça, c'est généreux...

J'ai bien envie d'essayer d'y participer. Avec un peu de chance, je pourrais même rencontrer une belle rate de laboratoire. Je n'ai pas le goût de me lancer dans une relation sérieuse, mais quelques baisés occasionnelles ne me feraient pas de tort. On ne peut pas dire que je sois très actif sur le marché, présentement...

Le nom de la compagnie? AlphaLab. Ça ne me dit rien. Pourtant, j'en connais pas mal. M'enfin, ils paient mieux que toutes les autres sociétés pharmaceutiques pour lesquelles je me suis porté

volontaire, je serais fou de ne pas tenter ma chance.

Voyons voir les effets secondaires possibles : « maux de tête, rougeurs, étourdissements, nausées et perte de poids ». Il y en a plus que d'habitude, ce qui explique que la compensation soit plus élevée... Les petits malaises ne me font pas peur. Je m'empare de mon cellulaire et compose le 555 262-2937.

— Oui, allo ! J'appelle pour une de vos études cliniques.

Blablabla... Je prends les infos en note. La rencontre préliminaire est fixée dans sept jours, à dix heures. Tout cet argent me permettrait de tenir jusqu'au printemps sans me stresser.

Pour célébrer mon éventuelle richesse, je me lève et vais poser mon postérieur sur le divan. Cantine saute aussitôt sur moi et se couche en boule sur mes cuisses. Je saisis la télécommande et allume l'appareil. Un film d'amour joue au Canal Femmes. Les films d'amour, ça m'a toujours branché. Peut-être parce que je n'ai aucune vie amoureuse, alors je l'expérimente par l'entremise des autres.

Je ne comprends pas tellement ce désert sentimental... Cinq ans de sécheresse, de vide et de mirages. Je ne suis pas un *douchebag* musclé, mais j'ai mon charme, quand je décide de m'arranger. Et j'ai eu quelques blondes. Ma dernière relation

sérieuse était avec une Française. Elle est retournée en France voilà un siècle déjà, prenant d'abord soin de me briser le cœur.

En vérité, je n'ai pas tellement envie d'une compagne sérieuse. J'aime mon indépendance et j'éprouve rarement le besoin de parler ; deux traits de caractère qui ne plaisent pas trop en général.

Certains diraient que je suis ennuyant. C'est plutôt vrai. Et ça me convient. Je ne fais chier personne ; ça encourage les autres à faire de même.

De nos jours, les gens sont trop stressés. Moi, j'aspire à connaître la *Pura Vida* d'un Costaricain, mais je suis né en Amérique du Nord. Cette même Amérique septentrionale qui carbure à l'ambition. De l'ambition, je n'en ai pas. C'est grâce à l'aide sociale que je survis une bonne partie de l'année, sauf évidemment lors des périodes où je suis rétribué comme cobaye. Ça n'a rien de glorieux, pensez-vous ? Bien entendu, mais je n'ai jamais cherché la gloire. Je suis plutôt l'exemple à ne pas suivre. Pourtant, si on payait les penseurs et les rêveurs, je serais Bill Gates.

Je dépense principalement mon maigre pécule en bouquins, en vinyles et en films. J'ai continuellement quatre ou cinq livres en cours de lecture et il ne se passe pas une journée sans que je regarde un ou deux longs métrages.

Bref, ce n'est pas avec mon quotidien qu'on pourrait écrire un thriller...



J'ai commencé à écrire mon blogue il y a un an exactement. Comme j'ai énormément de temps libre, je me suis laissé tenter par cette mode. De toute façon, personne ne voulait de mes écrits dans les journaux; j'ai donc décidé de les imposer sur la Toile. Je ne le fais pas pour qu'on parle de moi, mais parce que j'aime ça. Alors je continue.

Je l'ai intitulé *Le blogue du Cobaye : je suis une expérience de la société*.

Au début, je me concentrais sur mon expérience peu commune de cobaye, évidemment. J'ai décrit les protocoles de recherche, les médicaments administrés, ce que font les infirmières, l'argent facilement obtenu. J'ai ensuite raconté les fins de semaine isolées, avec mes livres et mes films, les parties de cartes abrutissantes avec les autres candidats. J'ai démontré que l'homme moyen que je suis peut très bien survivre en société en se mettant au service de cette même société, en prenant le risque de tester des médicaments pour elle. La loi du moindre effort, je crois que je l'ai inventée. J'écrivais d'abord un truc tous les trois ou quatre jours. Puis une certaine fièvre s'est emparée de moi. La fièvre de l'écriture, mais aussi celle de la tribune. Parce que, oui, j'en avais une. Les abonnements à ma page ne faisaient qu'augmenter,

alors j'ai commencé à insérer dans mes textes des réflexions plus personnelles à propos de tout et de rien. Et les gens ont aimé. Aujourd'hui, je ponds en moyenne un texte par jour, où je traite du sujet qui me tente. J'ai déjà dit que les drogués devraient vivre à proximité des pharmacies plutôt que dans les ruelles ; que les petites bites devaient compenser quelque part et qu'en conséquence ils se musclaient au gym ; que les cons croient qu'ils n'ont pas besoin de lire parce qu'ils ont la télé. Il y a quelque chose là-dedans d'assez excitant. J'ai la liberté de penser et de dire ce que je veux, sous le couvert de l'anonymat. Celui du Cobaye.

«Cobaye» est donc mon «métier». Je le pratique parce que je n'aime pas travailler. Ça me fait royalement suer. J'ai essayé, pour faire comme tout le monde, mais ça ne m'a pas plu. Et, si je peux éviter les désagréments de la vie, je vais tout mettre en œuvre pour y arriver.

Je teste différents médicaments et je suis payé pour le faire. Les sociétés pharmaceutiques, malgré tous leurs défauts et leur manque d'éthique, aident à réparer les défaillances de la machine humaine. Je veux bien contribuer au mieux-être de mes congénères.

Être cobaye est une job relax, qui demande peu de compétences, qui est peu stressante et pour laquelle on nous traite aux petits oignons. Les infirmières sont gentilles, on me donne tout

ce que je réclame et, si un souci survient, on est à la bonne place pour se faire soigner.

Je sais bien que certaines personnes trouvent mes articles dénués de sens. On ne peut pas plaire à tout le monde. Heureusement, d'autres adorent ce que je raconte. Mon blogue a plus de mille abonnés ; je crois pouvoir affirmer qu'il commence à être populaire. Mes lecteurs commentent mes articles et ils disent me trouver drôle et profond. Il arrive même que des gens d'outre-Atlantique me lisent. Dire que, quand j'écris la plupart de mes textes, je suis gelé comme une balle et en plein délire !

Mardi 25 août

Les locaux d'AlphaLab sont grands et luxueux, mais froids. Je me suis toujours demandé pourquoi les labos avaient cette allure glaciale et impersonnelle. C'est sûr que nous souhaiter la bienvenue avec des ballons et des clowns ne serait pas crédible ni professionnel, mais un entre-deux ne ferait pas de tort.

J'y suis quand même accueilli avec une exquise courtoisie par une jeune femme à chignon du nom de Katy, jolie fille à l'air coquin. Vous savez, le genre qui semble plus encline aux partys qu'à la vie de bureau.

Présentation de l'étude, petites attentions et blabla habituel. Arrive ensuite mon infirmière attitrée. Elle, elle s'appelle Isabelle. C'est une blonde aux cheveux courts, avec un visage refait au Botox. Il y en a, je vous jure, qui devraient se faire rembourser. Elle me balance le sourire qu'elle peut et me fout un formulaire d'inscription dans les mains, que je remplis sans trop de conviction. Les questions classiques. Je commence à connaître mon discours par cœur. J'aime bien leur

vendre ma salade à propos de ma motivation à vouloir aider mon prochain. Ils trouvent toujours ça attendrissant. Après l'Isabelle botoxée arrive le boss de la place : le gros et grand docteur Williams. Un costaud chauve aux sourcils rares, aux joues généreuses et au nez pointu. Il a l'œil confiant et le sourire serein.

— Bonjour, monsieur Labonté ! C'est moi, le scientifique fou !

C'est comme ça qu'il se présente avant d'éclater d'un rire tonitruant. Son pire défaut : la gueule ne lui arrête pas, surtout lorsque vient le temps de lancer de petites blagues, mauvaises au demeurant, mais qu'il semble trouver hilarantes. De tous les docs que j'ai rencontrés dans ce genre de bureaux, c'est le premier qui aime rire et ça me le rend déjà plus sympathique. Ça change de l'allure coincée qu'on associe habituellement au médecin ordinaire.

Lui et la botoxée me parlent du protocole. J'apprends que la première rencontre se fera en groupe. Ça tombe bien, j'aime voir d'autres rats de laboratoire. Constater que je ne suis pas le seul de ma race me rassure sur ma « normalité ». Je dois avouer que j'ai parfois l'impression de venir d'une autre planète.

La première séance sera suivie de rencontres individuelles, qui auront lieu environ tous les dix jours. Je recevrai trois mille dollars pour la

première injection, mille pour les subséquentes. Je n'ai jamais vu aussi payant. Si j'ai besoin de soutien, il y a un service de psychologie à ma disposition. Délicate attention. J'espère qu'ils vont me prendre.

Ensuite, ils me questionnent sur ma dépendance, me demandent à quand remonte mon dernier joint, me posent des questions sur mon caractère en général, sur mes buts dans la vie. Cet interrogatoire en règle est assez inhabituel et m'étonne. Peut-être qu'ils sont simplement plus gentils et intéressés qu'ailleurs.

Puis Williams se lève et laisse Isabelle s'occuper de ma pesée et de ma prise de sang. Pendant que je patiente, assis sur une chaise avec le beignet d'usage, l'infirmière me tend un pot pour recueillir l'urine. Après les quinze minutes de repos réglementaires, je m'en vais soulager ma vessie et reviens avec un échantillon bien jaune et bien concentré, que je lui tends avec fierté.

Un peu plus tard, je suis à la sortie des bureaux, prêt à retourner chez moi. Le doc Williams vient me saluer, une chemise sous le bras. C'est mon dossier : le B37-LABC880530.

— Merci encore pour votre intérêt envers l'étude, monsieur Labonté, dit-il en me tendant la main. J'aurai peut-être le plaisir de vous débarasser de votre dépendance.

— Je le souhaite, réponds-je par politesse.

— S'il vous reste de la marijuana, vous viendrez me la donner ! s'exclame-t-il en éclatant de son rire caractéristique.

Le hic, c'est que je n'ai pas envie d'arrêter le *pot*. Je sais que ce serait mieux pour moi, mais on ne se débarrasse pas d'une mauvaise habitude pour si peu. D'ailleurs, je ne considère pas qu'il s'agit d'une mauvaise habitude.



DATE

25 août

PATIENT NUMÉRO

B37-LABC880530

RENSEIGNEMENTS PERSONNELS

NOM

Cédric Labonté

NOM DE LA MÈRE

Louise Huberdeau

NOM DU PÈRE

Richard Labonté

ADRESSE

22, rue Simard, app. 8

TÉLÉPHONE

514 555-7812

CELLULAIRE

514 555-5490

ÂGE

27 ans

SEXE

MASCULIN



FÉMININ



POIDS

73 kilos

TAILLE

1,85 mètre

COULEUR DES CHEVEUX

Bruns

COULEUR DES YEUX

Bruns

ALLERGIES CONNUES

Aucune

HABITUDES DE VIE

TABAC

Non

DROGUES

Marijuana

ALCOOL

À l'occasion

CAFÉINE

Tous les jours

MÉDICAMENTS

Non



PATIENT NUMÉRO B37-LABC880530

INFORMATIONS SUPPLÉMENTAIRES

ANTÉCÉDENTS MÉDICAUX FAMILIAUX

Somnifères (mère), dépression (père)

ÉTAT CIVIL (INDIQUER LE NOM DE VOTRE CONJOINT, S'IL Y A LIEU)

Célibataire

ENFANTS À CHARGE

Aucun

PROFESSION

BS et cobaye pour les sociétés pharmaceutiques

FRÉQUENCE DES RAPPORTS SEXUELS

Aucun partenaire

RAISONS POUR LESQUELLES VOUS DÉSIREZ PARTICIPER À L'ÉTUDE

J'aimerais me départir de ma dépendance à la marijuana. De plus, je désire prêter mon concours à la mission des compagnies pharmaceutiques qui ont à cœur le bien-être des gens.

RÉSERVÉ AU MÉDECIN TRAITANT

MÉDICAMENT INJECTÉ

Chlorolanfaxine

DOSAGE

250 mg pour la première injection

COMMENTAIRES

Le patient a les allures d'un adolescent qui refuse de vieillir. Je soupçonne qu'il participe à l'étude pour l'argent. Sa dépendance à la drogue nous permettra de voir comment la molécule interagit avec un produit qui a des effets sur les capacités du patient. De plus, il ne semble entretenir de relation avec personne; cela pourrait s'avérer utile, advenant un dérapage.

Note globale: 75 % *Accepté*

Signature: *D^r Williams*

Jeudi 27 août

Dring! Dring!

— Oui, allo?

Une voix haut perchée à l'appareil. C'est AlphaLab!

— Vous êtes sélectionné pour notre étude, monsieur Labonté. On se revoit le lundi 31 août, à dix heures. Apportez vos effets personnels, puisque vous devrez rester sur place pour vingt-quatre heures.

Super! Un énorme poids de moins sur les épaules du démuni que je suis. Pour fêter ça, je cours acheter une bouteille de vin à quinze dollars, question de péter mon budget alcool. Je me cuisine une super lasagne que je bouffe en tête à queue avec Cantine.

Lundi 31 août

Premier traitement chez AlphaLab.

Avant de me pointer à la clinique, j'ai fumé un bon gros joint, histoire de me mettre de bonne humeur.

On me répète les étapes à franchir aujourd'hui et dans les semaines à venir, puis on me fait signer le formulaire de consentement. Je m'imagine déjà huit mille dollars plus tard. Je vais pouvoir m'acheter autre chose que des bouquins ou des vinyles d'occasion.

Quand je suis arrivé ici, déjà quatre cobayes étaient dans la salle d'attente. Malheureusement, il n'y avait qu'une seule fille dans le lot. Ça me désole, parce que j'ai une sensibilité nettement plus féminine que masculine. Bon, je dois avouer que ça ne m'a guère servi pendant les cinq dernières années, qui n'ont été qu'un long Sahara affectif. La chanson avait raison: *Les femmes préfèrent les ginos.*

De toute façon, c'est peine perdue avec la seule fille présente; elle semble en couple avec le gars à l'allure de boxeur qui l'accompagne. D'ailleurs, on dirait qu'il s'est entraîné en balançant un direct sur le visage de sa copine... La pauvre est presque défigurée.

La porte s'ouvre encore à deux reprises. Un premier type à l'air sévère vient s'installer à ma gauche. Puis un gars (un autre!) va donner son nom à la réceptionniste. Olivier. Il a l'air plutôt jeune pour un rat de laboratoire... Il s'assoit sur la chaise faisant dos au bureau de la secrétaire, complètement en retrait. Il a presque l'air en punition.

L'infirmière de la dernière fois, la princesse du Botox, finit par se présenter avec une quinzaine de minutes de retard. Elle semble contrariée, comme si elle attendait quelqu'un. Elle soupire, puis appelle le boxeur au crâne rasé. Pour l'instant, nous ne sommes que sept. C'est peu. Comment relever des constantes avec un échantillon aussi mince? Je ne commente pas et me contente de pousser quelques blagues au mec bourru, question de le dérider. Il ne bronche pas, le regard fixe et dur. Il ne m'a peut-être pas entendu...

Un autre patient s'éclipse avant que j'entende la sonnette de la porte retentir plusieurs fois. Impatient, ce retardataire! Oh! Ce n'est pas *ce*, mais *cette*...

Elle semble tout droit sortie d'un documentaire sur l'Éthiopie. Il faudrait me payer pour que je fréquente un tel paquet d'os.

La salle se vide peu à peu, puis on m'appelle enfin. Le sympathique docteur Williams rit encore de ses blagues nulles. Curieusement, ça me met à l'aise. Il a beau être laid (j'aime cette phrase) et avoir une mine de tueur à gages, il m'inspire confiance.

Williams me parle des effets graduels que le produit devrait avoir sur ma consommation de *pot*. Baratin très technique, que j'avale à moitié, ce qui est déjà pas mal. Dans ma tête, le chiffre «8000» clignote sans arrêt et fait taire toutes mes craintes et mes objections.

L'infirmière vient me faire ma première injection, puis on me dirige vers la chambre où je devrai passer la nuit. Dans le corridor, j'entrevois un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, cent dix kilos minimum. Mon instinct me suggère de ne pas le saluer. Non-salut qu'il me retourne poliment, d'ailleurs. Le mec a l'air aussi empathique qu'un bâton de baseball.

Ma chambre n'est pas spacieuse, mais tout y est : du lit aux toilettes, en passant par la table de chevet et la garde-robe. Télé, petite bibliothèque, ils n'ont rien oublié. À n'en pas douter, on a affaire à une compagnie sérieuse. J'ai rarement eu

la chance de bénéficier d'une salle de bain privée ailleurs.

J'ouvre ma valise, je sors mon pyjama et je me saisis de mon bouquin. Pourtant, je n'arrive pas à me concentrer. J'ai la curieuse impression d'être observé...

oui, j'aime encore acheter des vinyles et sentir le papier d'un livre sous mes doigts.

Chez Disques Records, entre deux rangées de romans d'amour, j'aperçois Marie Eiken. Je n'en crois pas mes yeux ! Marie Eiken, celle qui tenait le rôle principal dans *Touche-à-tout*, l'émission fétiche de mon enfance. Pour être honnête, il s'agit de la première femme de qui j'ai véritablement été amoureux. Elle est encore magnifique, comme dans mes souvenirs, malgré sa cinquantaine entamée. Je rêve d'aller la voir et de lui révéler toute mon admiration, et même tout mon amour, mais je n'ai pas ce cran. Une femme de mon âge s'approche d'elle pour lui dire un petit « merci d'avoir marqué ma jeunesse » bien senti. Mais moi, je suis trop intimidé par son aura rose bonbon. Je ne suis pas digne d'elle.

Mais peut-être la reverrai-je un autre jour, ici. Et, à ce moment, peut-être trouverai-je assez de courage pour lui adresser la parole. C'est toujours la même truille qui me gagne et qui m'empêche de faire ce dont j'ai envie. Je vais écrire un article là-dessus. Il y a un sale paquet de timides sur terre, ça va leur parler.

[Mes coups de gueule](#)[Archives](#)[À propos de moi](#)[Pour m'écrire](#)[Recherche](#)

LA FIN DU TIMIDE

Publié le 1^{er} septembre

Un timide, j'en suis un. Fondamentalement. Et j'en ai honte. Non, mais c'est quoi, cette blague ? Je vaudrais moins que les autres ? Je ne suis pas à leur hauteur ? J'ai peur de faire rire de moi ?

Combien de belles rencontres j'ai ratées parce que je m'empêchais d'aller vers les gens ? Quelles sont les femmes avec qui je n'ai pas couché parce que cette bêtise qu'on appelle la timidité m'a fait reculer ? Je ne le saurai jamais.

Les timides sont des peureux, des sans-couilles, de pauvres petits cons qui passent à côté de leur vie parce qu'ils ne lâchent jamais le frein. Comment voulez-vous avancer si vous ne soulevez pas le pied de la pédale un peu ?

Oui, je sais, ça peut s'expliquer par les antécédents familiaux, les traumatismes de l'enfance, etc. Tous les traumatisés de l'ego savent aussi bien que moi que c'est le courage qui leur manque pour affronter la vie, la société, les autres. Ici, il n'existe pas de zone grise : soit tu es brave, soit tu ne l'es pas. Tant pis pour ceux qui ne le sont pas. Moi, j'ai décidé de le devenir. Advienne que pourra. Dans les prochains jours, j'apprendrai à devenir courageux et fonceur. J'apprendrai à exister vraiment.

Et j'exhorte tous les timides du monde à en faire autant !

Vendredi 4 septembre

J'ai dormi comme un bébé. Je bouillonne de vie. Ça fait un bout que je ne me suis pas senti aussi pétant de santé. Mille et une choses m'appellent.

Je passerais la journée à bomber le torse et à me répéter que je suis bon. Soudain, une chose étonnante survient : j'ai le goût de dessiner. Je me rappelle alors : au cégep, quand j'étudiais en arts plastiques, j'étais le meilleur illustrateur de mon groupe. Je ne sais plus trop pourquoi j'ai cessé de dessiner. Peut-être à cause du côté vain, chimérique de l'exercice. Peut-être aussi que je préférais écrire. Enfin, la preuve est faite : je suis un artiste. Et l'important n'est pas d'avoir arrêté de créer, mais de recommencer.

Je trouve de vieilles feuilles et un crayon puis, en quelques traits, je dresse le contour d'un visage de femme. Sans âge, plutôt jolie, irrémédiablement douce. Je la dessinerais avec des cornes de diable et des verrues qu'elle aurait quand même l'air aimable.

Je n'ai pas trop perdu ma technique. En une heure, je me retrouve avec une œuvre tout à fait belle et sensible. Ne manque que quelques touches de couleur pour donner vie à cette créature magnifique. Je fouille dans mon vieil étui et tombe sur des crayons de cire Crayola. Bleu pâle ici, couleur chair entre l'orangé et le rose, là. Les cheveux châtons semblent si doux que je me surprends à caresser ma feuille. Deux heures d'un labeur paisible pour me rendre compte que mon talent n'a pas disparu. Je l'avais simplement remisé au placard de la paresse.

Dimanche 6 septembre

Depuis quelque temps, je me sens plus fort, plus énergique. Même le *pot* ne me fait plus autant envie. Et j'ai presque le goût de faire du sport. Presque.

J'ai continué à dessiner et produit de belles choses. Ça ne vaut pas les travaux de quelques illustrateurs de génie, mais c'est quand même bien. Pas professionnel encore, mais au-dessus de l'amateurisme pour sûr.

Par ailleurs, la Providence semble vouloir se mêler de ma vie. Il était temps, ça fait vingt-sept ans que je l'attends.

Je suis retourné au magasin de disques, ce matin, et Marie était là ! En entrant, je l'ai tout de suite aperçue dans une allée de livres. Elle était indiscutablement attirante. « L'âge ne fait rien à l'affaire, quand on est belle, on est belle », pourrais-je dire en modifiant les célèbres paroles du grand Brassens. Ce ne sont pas quelques cheveux blancs qui me font peur. Non, c'est plutôt ma terrible timidité de vieux garçon. Heureusement, ses

yeux remplis de douceur, sa moue humble et sans provocation, et son allure de femme-enfant m'ont fait avancer vers elle.

Malheureusement, quand est venu le temps de décocher une phrase, j'ai beaucoup hésité entre le : « Pardon, pourriez-vous me passer ce livre-là » et le : « Pardon, vous êtes bien Marie Eiken ? » Mon silence a été trop long, alors elle s'est éloignée. Je suis demeuré là, seul comme un con, comme d'habitude, habité par la honte d'être moi. Mes brillantes résolutions sur la timidité n'ont pas fait long feu.

Il y a bien longtemps que la présence d'une femme ne m'a autant secoué. Oui, elles peuvent être compliquées, mais elles sont aussi douces, aimantes et compréhensives.

En attendant, Cantine est là pour subir mon trop-plein d'affection. Mais elle n'a ni les lèvres charnues, ni les seins rebondis, ni les mains expertes d'une femme. Et sa conversation est plutôt mince.

Mercrèdi 9 septembre

Ce n'est pas ma faute. C'est elle qui n'est pas venue ! Je suis allé chez Disques Records, déterminé plus que jamais à parler à l'idole de mon enfance. J'avais fait l'effort de me donner un coup de peigne, et j'avais même troqué mon éternel coton ouaté contre une chemise. Tout ça pour rien. Penaud, je suis en route vers chez moi et je déprime. Je suis une grosse tache, une inutilité sur deux pattes, une merde.



J'entre dans un wagon de métro. Mon triste échec ne me quitte pas deux secondes et est accentué par la marée de gens qui m'entourent. En effet, l'endroit est bondé, il faut se faufiler pour atteindre un des poteaux et ne pas tomber. Au moment où je vais toucher à ladite barre, un con de première me bouscule et pose la main à l'endroit où je m'apprêtais à mettre la mienne.

Je proteste et lance :

— Eille ! J'étais là !

— C'est quoi, ton ostie de problème ? réplique la brute avec un tact exquis.

— Pourriez faire attention.

J'ai été surpris par mon propre courage. Mais ça ne l'a pas impressionné. Peut-être parce que je fixe le sol depuis tantôt, incapable de l'affronter du regard.

— Premier arrivé, premier servi, dit-il en m'écrasant lourdement les orteils du pied droit.

Cet énervé semble prendre plaisir à me provoquer. Est-ce qu'il cherche la bagarre ? Moi, la dernière fois que je me suis battu, c'était en maternelle et c'était contre une fille. On ne peut pas dire que j'ai la méchanceté dans le sang...

Ainsi, je mets fin à l'altercation :

— Ah ! Laisse donc faire.

Je lui tourne le dos tout en ayant l'impression de l'avoir déjà vu. Où, je ne sais pas, mais, comme j'ai une vie sociale qui s'apparente à celle d'un ver solitaire, il n'y a pas tellement de possibilités...

Bon, j'ai encore agi comme un *loser*. Mais je jure que je me reprendrai, que je changerai !

[Mes coups de gueule](#)[Archives](#)[À propos de moi](#)[Pour m'écrire](#)[Recherche](#)

PAUVRES CONS

Publié le 9 septembre

Aujourd'hui, j'ai été victime d'intimidation dans le métro. Une histoire de rien, mais c'était assez pour que j'aie peur et que j'aie envie de faire dans mes culottes. Le gars qui m'a intimidé, je l'appelle un con. Et je méprise les cons.

Définition d'un con selon *Le Petit Robert*: «Imbécile, idiot. Synonymes: bête, crétin, débile. Ridicule, inepte.»

Non, tout ça n'est pas suffisant. Il y a dans le terme «con» une connotation de violence, d'intolérance et d'amour de la terreur qui échappe aux définitions traditionnelles.

Un con, c'est quelqu'un qui évacue le fond au profit de l'apparence. Un con, c'est quelqu'un qui croit que ses impertinences sont féroceement drôles alors qu'elles sont impitoyablement plates. Un con, c'est un type à qui tu donnes des preuves et qui n'y croira pas malgré toute la logique du monde. Un con a forcément raison. Un con est forcément le meilleur. Un con n'a pas l'intelligence de pratiquer la bonté.

Que faire avec les cons? Il faut les endurer. Nous y sommes condamnés. Et parce qu'ils sont insistants, trop voyants, parce qu'ils s'imposent au-delà de toute retenue, nous éprouvons beaucoup de mal à les ignorer.

Le pire, c'est qu'ils risquent de gagner. L'histoire leur donne d'ailleurs raison. On ne compte plus les cons malveillants qui ont dirigé des pays et des empires. On ne compte plus les cons riches qui profitent de la naïveté des consommateurs pour engraisser leur capital, en argent et en pouvoir.

COBAYES

Moi, je ne suis plus capable d'en voir un sans que monte en moi l'envie rageuse de lui foutre mon pied au cul. Mais je ne céderai pas. Ce serait les laisser gagner. Je m'y refuse. Je me ferai violence avant de les imiter.

Jeudi 10 septembre

EXTRAIT DE LA TRIBUNE TÉLÉPHONIQUE *JULIE L'AVANT-MIDI* À LA STATION CHET.

ANIMATRICE: JULIE BOISCLAIR

SUJET DU JOUR: LES INTIMIDATEURS

Julie: On a au bout du fil un auditeur qui se fait appeler le Cobaye et qui va nous parler de son expérience avec les intimidateurs... Bonjour, monsieur le Cobaye!

Cobaye: Bonjour, Julie.

Julie: Premièrement, êtes-vous celui qui tient *Le blogue du Cobaye*?

Cobaye: Oui... Vous connaissez?

Julie: Bien sûr, je lis souvent votre blogue! En toute honnêteté, il nous donne des idées pour nos émissions. Vos sujets sont de leur temps.

Cobaye: L'intimidation était justement le sujet de mon billet d'hier... Les intimidateurs, ou les cons si vous préférez.

Julie: Je sais, c'est pourquoi je suis contente que vous nous appeliez. Vous avez vécu un épisode d'intimidation, hier, dans le métro...

Cobaye: Effectivement. Et je réitère ce que j'ai écrit: les intimidateurs sont des terroristes à petite échelle...

Blabla pendant six minutes.

Julie: Votre solution, monsieur le Cobaye, ce serait quoi?

Cobaye: Je ne veux pas passer pour un extrémiste, mais j'enverrais l'intimidateur adulte passer quelques jours en prison. Juste deux ou trois, pour le faire réfléchir. Il y regarderait à deux fois avant de recommencer.

Julie: Vous êtes quand même conscient que ce serait difficilement applicable. Il faudrait des preuves, des enquêtes. La police ne peut pas gérer tout ça.

Cobaye: On ne vit pas dans une société parfaite, je le sais. Je le dis sur mon blogue: «Je suis une expérience de la société.» Et là, la société me voit me faire intimider simplement parce que je suis moins agressif que l'idiot d'hier. C'est inacceptable.

Julie: Et pour les intimidateurs à l'école, qu'est-ce qu'on devrait faire?

Cobaye: On les sort de l'école. On n'a pas à payer pour des enfants qui ne prennent pas la peine d'être respectueux.

Julie: Ce n'est pas un peu radical ?

Cobaye: Oui, mais entre un radicalisme et un autre, je choisis celui qui n'intimide pas.

Julie: Merci, monsieur le Cobaye... J'imagine qu'on peut lire vos opinions sur *Le blogue du Cobaye* ?

Cobaye: Tout à fait. Presque tous les jours.



Je veux aller m'acheter un bouquin chez Disques Records. Qui je croise dans la rue ? Marie Eiken, encore. Quand je l'aperçois, c'est instantané : émotion, envie de la prendre dans mes bras et de lui donner plein de bécots afin de la remercier pour les moments de bonheur absolu que j'ai vécus grâce à elle, enfant.

Ô hasard merveilleux, elle va aussi chez le disquaire ! J'entre à mon tour et une phrase me vient en tête : *Je n'ai qu'une vie à vivre*. J'ai déjà trop perdu de temps avec la vie qu'on m'a donnée. Passons à l'action.

Je ne quitte pas Marie des yeux. Elle se dirige vers un présentoir et tend la main vers un bouquin d'Alessandro Baricco. Aussitôt, je l'imites et nos doigts se touchent.

— Pardon, dis-je.

— C'est rien.

Je n'en peux plus, je me lance :

— Écoutez, je dois être franc avec vous, j'ai fait exprès de vous accrocher... Je voulais seulement vous dire que vous avez bercé mon enfance au-delà de tout bonheur. En fait, je tenais à vous remercier.

— Ça me fait plaisir, répond-elle en souriant.

Je n'avais jamais réalisé à quel point son sourire pouvait être charmeur. Si j'avais son âge, je me lancerais dans une cour assidue sur-le-champ. Sauf que ce serait grotesque ; un ti-cul de vingt-sept ans ne sort pas avec la vedette de ses jeunes années. Et puis, elle doit avoir un amoureux...

— Vous connaissez Baricco ? me demande-t-elle.

— Un peu, déclaré-je, tout étonné qu'elle relance la discussion. J'ai lu *Soie* et *Novecento*.

— De bons livres, hein ?

— Oui. Son écriture est comme de la soie, sans jeu de mots, ajouté-je, fier de mon clin d'œil.

— C'est bien trouvé, me félicite-t-elle en souriant de nouveau.

Tout ça est trop bien parti pour qu'on n'ait pas une vraie discussion. Alors je lance une de mes phrases favorites, que je sers toujours aux amateurs de bouquins.

— Êtes-vous de celles qui aiment l'odeur des livres neufs ?

— Je suis de celles qui se collent le nez sur le livre ouvert une fois rentrées à la maison, juste pour sentir son parfum. Ça ne sent rien et ça sent bon en même temps. Dois-je comprendre que vous faites partie de la même tribu ?

Suis-je fou ou ai-je un ticket avec l'idole de mes jeunes années ? Et le fait qu'elle ait vingt-cinq ans de plus que moi, suis-je en train de m'en foutre royalement ? Où êtes-vous, caméras cachées et micros ?

Le gag se poursuit. Je dis des choses intelligentes sans m'en rendre compte. Je la fais rire, elle sourit merveilleusement aux trouvailles que mon esprit en feu lui envoie. Mon cerveau bouillonne, mon cœur se met à battre aussi fort que lors de mes plus grands coups de foudre.

— C'est fantastique de constater qu'une célébrité comme vous est toujours aussi disponible, simple et naturelle.

— La célébrité est loin, vous savez. Mais je vais accepter le compliment malgré tout.

— Oh oui ! Acceptez !

Oh oui ! Accepte tout ce que j'ai à te donner ! Tu me fais vivre les minutes les plus extraordinaires de mes cinq dernières années... Ne te gêne surtout pas. Apprécie-moi, je n'en ai plus

l'habitude. Souris-moi, j'ai perdu le souvenir rattaché à l'exploit de faire sourire une femme. Je n'ose pas encore dire « aime-moi », mais tout mon être te tend son âme !

— Ça vous tenterait de casser la croûte ? me demande-t-elle.

— J'aime bien les croûtes, lui réponds-je, entièrement séduit.



Mon dernier amour s'appelait Marjolaine. Ç'a été douloureux. Mon cœur en porte encore les stigmates.

Je l'avais rencontrée à l'université, lors de l'unique session que j'y ai passée. Je m'étais inscrit en littérature, seul programme qui m'intéressait un peu. Je ne croyais même pas en faire un métier, juste rassurer ma mère avec un diplôme. J'y ai trouvé l'amour, c'était déjà pas mal.

Dès qu'elle est apparue dans les cours, deux semaines après le début de la session, tous l'ont remarquée. Elle ne correspondait pas au profil habituel d'une étudiante en littérature. Nous étions vaguement artistes et plutôt discrets. Marjolaine était tout à fait originale et extravertie. Un ouragan sur deux belles jambes. Une éruption de rires sonores accompagnait tous ses passages entre les murs du département, plus habitués au silence de la lecture et au froissement des pages.

Elle avait l'air d'aimer tout le monde, elle avait une opinion sur tout, semblait avoir tout lu, même le plus mauvais, et elle ne laissait personne indifférent. Je ne faisais pas exception.

Pourquoi s'est-elle intéressée à moi, alors que les rares gars du programme étaient eux aussi sous le charme? Je ne le saurai jamais. Et, rétrospectivement, je peux affirmer que j'aurais préféré que ça n'arrive pas.

Nous avons commencé à sortir ensemble et, au début, comme dans toutes les histoires, c'était merveilleux. J'étais très amoureux.

La fusion a duré trois bons mois, ce qui, pour moi, constituait une sorte de miracle. Jusque-là, ma relation la plus longue avait tenu neuf mois, mais elle n'avait accouché de rien de bien édifiant, sinon d'une suite de moments plus ou moins heureux.

Le problème avec la plupart des filles, c'est qu'elles veulent changer la personnalité de leur chum. Pas entièrement, non, juste assez pour le modeler selon leurs besoins. C'est ce qui est arrivé avec Marjolaine. Elle était extravagante, je faisais dans le *low profile*. Elle était expressive, j'étais plutôt muet. Elle s'habillait aux couleurs de l'arc-en-ciel, j'arborais des t-shirts noirs ou kaki, et je portais des jeans troués sans forme. Mais elle me trouvait beau sous mes airs mystérieux, je la trouvais belle, nous avions des goûts communs et elle aimait ce que j'écrivais. C'était peut-être ça,

le pépin : elle croyait sortir avec un futur écrivain alors que je me voyais, au mieux, bibliothécaire. Pour elle, un écrivain correspondait au summum du glamour.

On ne vivait pas sur la même planète. Un jour, elle est retournée vers la sienne.

C'était six mois après le début de notre fréquentation. Depuis quelque temps, je sentais que je la décevais. Elle m'exhortait à écrire, je scribouillais un peu, souvent juste pour lui faire plaisir. Ce n'était jamais suffisant. Elle avait commencé à me dire qu'elle ne me pensait pas comme ça, et patati et patata.

Même si je sentais que notre relation prenait une mauvaise tangente, je n'y voyais rien d'irréversible, donc je suis arrivé un jour chez moi avec une jolie boîte de chocolats qui lui était destinée.

Je suis entré et j'ai entendu des bruits, des couinements à dire vrai, provenant de ma chambre à coucher. J'ai découvert Marjolaine vêtue d'un kit sadomaso, à cheval sur le gland d'un autre étudiant en littérature. Elle imitait une cavalière cravachant sa monture. Au pied du lit, un inconnu prenait aussi part à la fête en s'asticotant le manche à la vue du spectacle équestre.

J'ai échappé ma boîte de chocolats, ceux-ci se sont répandus partout dans la chambre de débauche. Ce bruit a attiré son attention. Elle m'a crié :

— Ferme la porte !

Faible que je suis, je n'ai même pas songé à les foutre dehors. J'étais chez moi et c'est moi qui ai déguerpi, leur laissant mes draps à salir.

Je suis revenu cinq heures plus tard. Il n'y avait plus personne. Je n'ai revu aucun membre de ce trio d'enfer. Seul un papier signé de la main de Marjolaine reposait sur le lit, entre deux flaques de sperme séché : « C'est tout ce que tu mérites ! »



Marie et moi allons manger dans l'ouest de la ville. C'est moi qui ai choisi un petit bistro du quartier anglophone, le London. Je ne veux pas me faire voler ma Marie par des nostalgiques curieux qui lui demanderaient un autographe, lui proposeraient un *selfie* ou la montreraient du doigt en étant incapables de déloger leurs yeux de sa personne. Je souhaite avoir la paix, histoire qu'on puisse discuter tranquilles.

Dire que la rencontre est merveilleuse, ce serait un euphémisme. Les qualificatifs « extraordinaire », « divin » et « magique » seraient plus appropriés. Elle est belle, mon Dieu qu'elle est belle ! Pas une beauté tapageuse qui fait baver d'envie le mâle moyen, non. Sa beauté est douceur, elle est simplicité dans les traits et dans la voix, elle est intelligence dans le propos et dans le regard.

Bizarrement, c'est surtout autour de moi que tournent les conversations. Le hic, c'est que je n'ai jamais grand-chose à dire.

J'ai toujours été gêné de révéler mon gagne-pain et le fait que je reçois de l'aide sociale. Alors je bredouille quelques mots : « J'écris ! » « Quoi ? » « Des trucs sur Internet. » En vérité, je mens, j'invente quelque chose. « Je suis pigiste sur Internet, je fais beaucoup de correction », finis-je par bégayer. Ça lui suffit. On dirige la discussion vers autre chose.

Je suis assez en verve. Je parle du temps que passe Cantine à faire sa toilette, de sa façon de dire « occupe-toi de moi », de ses habitudes de vieille fille qu'elle n'a pas abandonnées malgré notre concubinage. J'énumère les émissions qu'elle n'aime pas, les pages du journal qui ne l'intéressent pas, les sites du Web dont elle n'approuve pas le contenu. Je ne censure rien, j'embellis à peine.

Je lui demande ce qu'elle a fabriqué depuis *Touche-à-tout*, parce qu'il faut avouer qu'elle s'est faite rare. Je ne me rappelle pas l'avoir vue dans une série télé. Je l'ai aperçue une fois dans un film d'auteur, dont j'ai dû être un des dix-huit spectateurs.

— Tu as vu ça ? s'exclame-t-elle, étonnée.

Son apparition faisait deux minutes et des poussières et le film n'était pas très bon.

— Pas très bon ? C'était un navet, oui ! C'était tellement prétentieux, en plus ! ajoute-t-elle en riant.

Elle n'a pas fait grand-chose depuis la fin de son émission pour enfants. Elle a vécu un temps à l'aide des produits dérivés de la série et elle a continué à aller à la rencontre des enfants dans les écoles ou dans les petites salles de spectacle. Elle leur raconte encore de belles histoires et enseigne l'amour des livres. C'est un métier noble et nécessaire.

Peu de mots sur sa situation amoureuse.

— C'est un peu compliqué, résume-t-elle.

Je n'insiste pas. Mais je sens la porte grande ouverte et je viens d'y introduire un pied. Juste assez pour qu'elle ne puisse pas la refermer.

Notre tête-à-tête dure environ deux heures. Avant de se quitter, on sort des petits bouts de papier, on s'écrit nos numéros de téléphone, nos adresses courriel.

Ce soir, en attendant de m'endormir, je vais rêver.



Après mon sublime repas avec Marie, je me dirige chez AlphaLab pour ma seconde injection. Ce n'est pas la même réceptionniste que la première fois. Celle-là s'appelle Chanel. Je suis

un peu déçu, l'autre était plus mignonne. Mon sentiment qu'elle n'était pas faite pour cet emploi semble se confirmer. J'ai du flair, parfois. Elle doit être plus heureuse aujourd'hui qu'il y a dix jours.

Un truc me chicote chez AlphaLab. Deux colosses habillés façon *Hommes en noir* se tiennent maintenant dans le couloir. Je ne sais pas si la compagnie pharmaceutique détient un secret, mais je n'aime pas voir des types comme ceux-là dans des locaux qui devraient abriter des scientifiques. Je pose la question au doc Williams qui, s'apercevant que je scrute les armoires à glace de loin, précise qu'ils travaillent à la sécurité.

— Tous les labos en ont, ment-il.

— C'est pas vrai, rétorqué-je. J'en ai vu beaucoup, des labos, et jamais d'agent de sécurité.

— Ils sont simplement plus discrets, voilà tout.

Ah... Convaincant comme un chihuahua dans une assemblée de saint-bernards. Enfin, je n'argumente pas plus longtemps. Je suis payé, alors je ferme ma gueule.

Pendant l'injection, d'étranges images me passent par la tête : je songe à Charles Sigouin et à quoi il ressemblerait si je le voyais aujourd'hui, dix-sept ans plus tard. Ce serait un petit costaud. Beaucoup moins grand que moi. Et sa figure serait reconnaissable entre toutes : mâchoire avancée, comme celle des brutes ; cheveux rasés, style

brute ; sourcils prononcés et bas. Une face à fesser dedans. Ce qui est bizarre, c'est l'acuité de ma vision. Comme si j'apercevais tout ça dans une boule de cristal.

C'est troublant.

C'est dans cet état d'esprit que je quitte les locaux d'AlphaLab. Dans la rue, bien que ce soit tout à fait irrationnel, je crains de croiser Charles Sigouin.



PATIENT NUMÉRO B37-LABC880530

RÉSERVÉ AU MÉDECIN TRAITANT

COMMENTAIRES

Le patient B37-LABC880530 ne répond pas encore très bien au produit. Si sa dépendance à la marijuana semble en bonne voie de se résorber, on n'observe pas les résultats espérés.

Le sujet m'a avoué avoir gagné en énergie et en confiance, mais son caractère naturellement apathique met peut-être un frein à l'efficacité du produit. Il a été décidé que nous augmenterions la dose de Chlorolanfaxine à 500 mg, soit le double de la dose initiale.

Signature: *D^r Williams*